

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
; ; 14 ; six mois.
; ; 7 50 ; trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 7 Septembre 1865

BULLETIN.

C'est prématurément, dit le *Bulletin de Paris*, qu'on a répandu le bruit d'une réduction considérable de l'effectif militaire à l'intérieur. La mesure qui sert de prétexte à cette rumeur, est simplement d'économie administrative. On licencie une division d'infanterie de la garde impériale; mais les cadres n'éprouvent aucun changement. Le même penchant vers l'atténuation des dépenses budgétaires est manifesté par la délivrance prématurée des congés provisoires et des permissions renouvelables dont le travail s'opère, au moment où nous écrivons, dans les intendances.

Une dépêche de New-York du 26 août au soir dit que les bruits d'un nouvel emprunt sont confirmés. — Les prisonniers contre lesquels il n'y a pas d'accusation spéciale, recevront des passeports à la condition de ne pas retourner aux Etats-Unis sans la permission du président. — Ketchum a été arrêté. — M. Johnson a licencié 47 généraux. — Le Shenandoah continue ses déprédations. Il a encore récemment détruit 6 bateaux.

Un navire est parti de Mobile pour Liverpool avec une cargaison de coton évaluée à près d'un demi-million de dollars.

Les avis du cap de Bonne-Espérance, en date du 28 juillet, constatent que la guerre entre les Bassutos et l'Etat libre hollandais continue avec une grande vigueur. Les résultats sont, jusqu'à présent très favorables à l'Etat libre, dont les troupes ont pris deux places très fortes appartenant aux Bassutos. Le pays des Motitsani, qui avait pour chef un Bassuto, a été également occupé et proclamé territoire de l'Etat libre. On dit qu'au-delà de ces derniers ont été commises sur des sujets anglais par les Bassutos, lors de l'attaque de ces derniers contre les Beers sur la frontière de Natal.

La peste bovine a fait invasion en Belgique. Cependant un arrêté royal, en date du 30 août, avait interdit l'entrée et le transit des bêtes bovines par les frontières de terre et de mer. La précaution a été, paraît-il, un peu tardive; la maladie régnant dans la Hollande s'est facilement transmise dans les pays voisins. Il serait temps pour le gouvernement français, dit un journal, d'ordonner des mesures qui préservent nos campagnes du fléau destructeur.

On s'occupe toujours de l'éternelle question des Duchés. La convention de Gestein, dit l'*Invalide russe* a mécontenté tout le monde à l'exception, bien entendu, de M. de Bismark. Le plus curieux ajoute le journal russe, c'est qu'elle a mécontenté même ceux qui semblaient indifférents à la question des Duchés.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit que les assertions de M. Hansen, au sujet de négociations pour une rétrocession du Sleswig septentrional portent l'empreinte de l'invention, et qu'il semble par conséquent superflu d'assurer que les faits mentionnés sont, en ce qui concerne le président du conseil, M. de Bismark, des morceaux de fantaisie.

L'*Ost Deutsche Post* de Vienne du 31 août considère la situation comme très grave par rapport à la question hongroise. Il faut, dit ce journal que le gouvernement prenne une décision et qu'il se garde surtout de sacrifier la Transylvanie.

Le troisième fils de l'Empereur de Russie, le Grand-Duc Alexis, est dangereusement malade.

J. REBOUX.

Nous lisons dans la *Correspondance Havas*: Plusieurs journaux ont annoncé qu'un paquebot français, voulant entrer dans le port de Porto-Torrès (Sardaigne), aurait été insulté par la population, et que des coups de fusil auraient été tirés contre ce bâtiment à vapeur. Il résulte d'un rapport adressé au ministre de la marine par le chef du service de la marine en Corse que le paquebot postal français le *Progrès*, de la com-

pagnie Valéry, parti d'Ajaccio le 19 août avec des dépêches pour Porto-Torrès s'est présenté le 20 devant ce dernier port; qu'un agent sanitaire qui attendait dans une embarcation l'arrivée du bâtiment, l'a invité à ne pas continuer sa route. Le capitaine Denobili, après avoir protesté contre cette interdiction, vira de bord et fit route pour Ajaccio, où il arriva le même jour. Dans de pareilles conditions, aucun acte de violence de la part de la population n'était donc pas possible et dès lors n'a eu lieu.

Le ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics vient de publier le relevé des recettes de l'exploitation des chemins de fer français pendant le premier semestre 1865, comparées à celles du 1^{er} semestre 1864:

La longueur totale exploitée au 30 juin 1865 s'élevait à 13,257 kilomètres, soit 997 kilom. de plus qu'à la même date de 1864, dont 222 sur l'ancien réseau et 685 sur le nouveau.

Les recettes totales de l'ensemble des chemins français ont été pour le 1^{er} semestre de 1865 de 253,60,923 francs, contre 244, 426, 675 fr. pendant la même période de l'année précédente.

La moyenne de la recette produite par chaque kilomètre a été pendant le 1^{er} semestre 1865, de 26, 626 fr. pour l'ancien réseau, et de 9,582 fr. pour le nouveau, soit un moyenne générale de 19,562 fr. par kilom. cette moyenne général s'était élevée en 1864, à 20, 159 fr.

L'impôt du dixième perçu par l'Etat sur les recettes des chemins de fer a produit, pendant le premier semestre 1865, une somme de 11,838,923 francs.

Les correspondances orientales du *Moniteur*, qui vraisemblablement émanent des légations françaises dans les diverses contrées de l'Asie, continuent de nous transmettre de curieux détails sur les transformations que la civilisation européenne y introduit. Si l'étendue de ces lettres ne nous permet pas toujours de les reproduire textuellement, nous nous plaignons à en citer des extraits ou à les analyser. Les lettres de Téhéran nous paraissent entre autres dignes d'attention, en

égard aux excellentes relations qui existent entre ce pays et la France et aux fécondes ressources qui doivent en résulter pour notre commerce.

Nous avons déjà parlé de l'effet produit parmi les Persans par la nouvelle qu'une Exposition universelle, à laquelle le monde entier serait appelé à concourir, aurait lieu en 1867. Cette impression ne s'est pas encore calmée: C'est pour les Persans une chose fantastique qu'un marché où se trouveront accumulées les richesses du sol et de l'industrie de tous les peuples. On parle, on s'agite, on espère, et l'on ne veut pas être surpassé à Paris par les Turcs qui eux-mêmes prennent leurs dispositions et se préparent.

La gigantesque entreprise du percement de l'Isthme de Suez est un des faits qui parlent le plus éloquemment à l'imagination des populations asiatiques: Les marchands passionnés, dans les bazars, leurs auditeurs par des causeries merveilleuses sur le canal de l'Isthme de Suez et annoncent les prodiges qu'il réalisera en 1867, en ouvrant des relations avec l'Europe, jusqu'ici inconnues de la Perse. On ne pourrait dire en vérité qui les a informés, si l'on ne savait que cette classe d'hommes voyage dans toute l'Asie, dans l'Afrique, et se répand en Europe. Quelques-uns semblent avoir appris et savoir par cœur l'histoire de cette grandiose entreprise.

Avec cette nouveauté, il en est une autre qui occupe tout le monde, c'est l'établissement du chemin de fer d'essai de Téhéran au lieu célèbre de pèlerinage et de plaisir nommé Shâh-Abdul-Azim, à dix kilomètres de la capitale. Le général Mohsinkhan a traité à cet effet avec un ingénieur français nommé Delcambre, qu'on dit être en mesure d'envoyer tout le matériel nécessaire. Cet ingénieur est lui-même attendu ici.

Voilà donc la Perse entrée en pleine voie de civilisation et de progrès; elle y poursuivra sa marche d'autant plus facilement que ses finances ne sont pas absorbées comme en Turquie, par l'entretien d'une armée et d'une marine militaire plus onéreuses que ne le comporte l'état de revenus publics et par un luxe de représentation officielle qui contraste également avec la pénurie du Trésor. Que notre commerce et nos industries se hâtent donc de s'établir solidement à Téhéran afin que plus tard cette position ne soit, elle aussi, envahie par les nations rivales de la nôtre.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes:

Londres, 6 septembre.

On annonce officiellement que le consul anglais Cameron a été remis en liberté par l'empereur d'Abyssinie. Les détails manquent.

Belgrade, 5 septembre.

Le prince Michel est de retour à Belgrade depuis quatre jours. La nouvelle donnée par le *Fremdenblatt* et l'*Europe* qu'un attentat avait été commis sur sa personne à Kragujewatz est complètement inexacte.

Il n'y a eu aucun attentat, ni rien de semblable.

Bombay, 4 septembre.

Des avis de Melbourne (Australie), du 26 août, portent que le chef indigène Rewi a l'intention de continuer la lutte contre les Anglais.

La *Juno* et le steamer *Ruby* ont fait naufrage.

Lisbonne, 6 septembre.

Le baptême du jeune prince aura lieu le 26 septembre, et l'ouverture de l'Exposition le 18.

Le roi devra assister à ces deux cérémonies, on ne croit pas qu'il quitte Lisbonne avant le mois d'octobre.

Hambourg, 6 septembre.

Le correspondant viennois de la *Borssenhalle* dit, à propos de l'article publié par le *Moniteur du soir* sur la question des Principautés Danubiennes, qu'on a appris à Paris que le cabinet de St Pétersbourg avait engagé avec l'Autriche un échange de notes sur les événements de Bucharest, et que la Russie s'était placée au point de vue de l'éventualité d'une intervention dans les Principautés. On disait même que la Russie n'était pas éloignée de l'idée d'une intervention austro-russe pour pacifier les Principautés, dans le cas où cette mesure deviendrait nécessaire. On ajoute qu'il est difficile de comprendre comment on pourrait ainsi procéder isolément en présence des autres puissances garantes et de la Turquie protectrice.

Berlin, 5 septembre.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit que les assertions de M. Hansen, au sujet

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 8 SEPTEMBRE 1865

N° 34

LE ROMAN

D'UN

HÉRITIER

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE XIII.

M. FLITEAU.

(Suite.)

La tâche de son frère devint plus facile qu'il ne l'avait espéré.

Mais Victor reprit-il après un moment de silence.

— Victor est mon fiancé, et n'est pas encore mon guide.

— Mais quand il a demandé à l'épouser, il te croyait riche, et si maintenant...

— Il ne m'a jamais donné aucune raison de penser qu'il attachât beaucoup de

prix à la fortune, et son cœur m'a dit: « Mon fils, enfin, a senti son cœur s'émon- voir. Je commençais à craindre qu'il ne se fût voué à tout jamais au célibat. » Il a connu de charmantes personnes qui n'ont pas produit sur lui la plus légère impression. On lui a proposé de riches partis, qu'il a obstinément refusés. Je vois bien à présent que la fortune ne pouvait le tenter, et que son jour n'était pas venu. Il vous a rencontré, et il vous aime de telle sorte, qu'il n'y a pas à lui parler de votre patrimoine. Je crois même qu'il serait très-content d'apprendre que vous ne possédez rien du tout, pour vous mieux montrer combien son attachement est vrai et désintéressé.

A ces mots, un sourire ironique glissa sur les lèvres de Robert.

Marie le remarqua, et ajouta: « Si je me suis trompée, si Victor s'éloigne de moi quand il saura que nous sommes ruinés, il me fera voir par là qu'il n'était pas digne de mon affection, et je ne devrai pas le regretter. — Un mot encore, dit Robert, de plus en plus charmé de trouver en sa chère pupille tant de raison et de résolution. Tu as été élevée, sinon dans les splendeurs du luxe, au moins dans la plus large aisance. Rien ne t'a manqué, je crois, de ce que les Anglais appellent le *comfort* de la vie; tu ignores l'amertume des soucis d'argent, et tu n'as pas connu les priva-

tions. Songes-y bien maintenant. Pourras-tu te soumettre à une existence si différente de celle que tu as eue jusqu'à ce jour? Comprends-tu les obligations rigoureuses qu'elle t'impose? Enfin, n'as-tu pas peur d'être pauvre? — J'aimerais mieux ne pas l'être; mais si Dieu veut que je le sois, il faut bien m'y résigner. Je suis sûre que Dieu n'abandonne point ceux qui suivent la loi de l'équité. Nous avons un devoir à remplir; voilà le fait. Tu as découvert que notre fortune ne nous appartenait pas. Ton honneur t'ordonne de la rendre à qui de droit. Je suis ta sœur, et ne puis séparer mon honneur du tien.

— Tu es donc décidée? s'écria Robert en serrant tendrement la main de la brave jeune fille.

— Complètement décidée. Vois-tu cette petite Vierge qui me vient de ma mère, et devant laquelle, chaque jour, je fais ma prière. A d'autres qu'à toi, je n'oserais dire l'effet qu'elle produit sur moi. D'autres la traiteraient peut-être comme une puérilité, peut-être comme une aveugle superstition. Toi, tu la comprendras, ou tout au moins tu la respecteras. Eh bien! il me semble que cette blanche figure d'ivoire est comme le miroir de ma conscience, qu'elle s'éclaire et s'assombrit, selon que je fais du bien ou de mal dans la journée, et en ce moment, vois, si elle n'a pas une apparence radieuse et si elle ne

vous regarde pas avec un céleste sourire? — Ah! père enfant, s'écria Robert en se levant et en serrant sa sœur dans ses bras, chère enfant du bon Dieu, que je t'aime!

Puis, se détournant pour essuyer une larme qui roulait dans ses yeux:

« Allons déjeuner, dit-il, et, après, j'irai à Longlaville demander un entretien particulier à M. Fliteau.

— Déjà! murmura Marie d'une voix un peu troublée.

— Oui. Ne faut-il pas, après l'engagement que nous avons pris avec lui dans notre ignorance, lui faire connaître le plus tôt possible notre situation?

— C'est vrai. Allons.

Robert s'assit gaiement à table, comme un homme qui, après une pénible épreuve, se sent délivré d'un lourd fardeau. Marie était soucieuse; elle ne pouvait s'empêcher de songer à ce qui allait se passer dans cette entrevue de son frère avec M. Fliteau, ni d'en concevoir malgré elle quelque appréhension, et elle aimait Victor.

Mais, quand le déjeuner fut fini, elle embrassa son frère et lui dit:

« Va, et, quoiqu'il arrive, ne crains pas de me voir chanceler dans notre résolution.

Puis elle le suivit d'un regard pensif sur le chemin de Longlaville et remonta d'un pas ferme dans sa chambre.

L'ancien comptable était, comme de

coutume, dans son cabinet. L'aspect de la campagne ne lui plaisait pas plus en automne qu'en été. L'automne, comme il l'avait très-judicieusement remarqué, on n'entendait, il est vrai, point tant d'insectes bruir, ni tant d'oiseaux babiller, et il n'était pas obligé de se tenir perpétuellement en garde contre les taons et les moustiques. Mais les fruits attirèrent des guêpes qui lui faisaient peur; les feuilles grésillées, desséchées, tourbillonnaient dans les airs, et, tombant sur le chemin, l'importunaient; les bêlements des moutons que les bergers conduisaient dans les champs nouvellement fauchés, l'agaçaient. Un jour, en Espagne, où il accompagnait un de nos corps d'armée, il aperçut un magnifique troupeau de mérinos, et, comme il avait toujours l'esprit occupé de spéculations, il songa aussitôt qu'on pourrait faire de ces belles bêtes un fructueux trafic. Il s'approche du pâtre et lui demanda d'où elles viennent, comment on les élève et ce que vaut leur laine. Le pâtre lui répond laconiquement: *Aqui nacen, aqui pacen, aqui muorem* (Ici elles naissent, elles paissent, elles meurent), et il continua sa marche, et M. Fliteau ne put en obtenir une autre parole. Depuis ce jour, il avait pris les moutons en horreur. A ce désagrément de l'automne se joignait la variabilité de la température: tantôt un rayon de soleil, tantôt un vent aigre, et le brouillard et la pluie. Le bon